

DE SAINT-BRIEUC À MATHAUSEN ET SCHLIER

Juin 1940 - mai 1945

Le 18 juin 1940, suite à l'insistance de mes parents, je pars en bicyclette en direction de la Bretagne familiale, au nord ouest de Saint-Brieuc sur la route de Paimpol, soit Lanvollon, berceau du côté paternel. Le soir, je couche dans une ferme à Pontaubault, au milieu de soldats polonais, allant sur Brest. Le lendemain matin, les soldats sont déjà disparus. Dans la matinée, la chasse allemande mitraille la route non loin de Dol-de-Bretagne, c'est mon premier baptême du feu. Tard le soir du 19 juin, j'arrive épuisé chez ma marraine à Lanvollon.

Vite informé de l'appel de Général de Gaulle, avec un cousin plus âgé, nous allons à Paimpol pour essayer de trouver un embarquement. Nous pensons avoir conclu l'affaire avec un jeune pêcheur mais le lendemain quand nous arrivons le soir à l'heure de la marée descendante pour partir, le pêcheur nous explique que le propriétaire du bateau menace de nous dénoncer. Partie remise, pensons nous !

Je rentre à nouveau en octobre 1940, au Lycée Malherbe de Caen. La phase de propagande allemande commence et celle des tracts gaullistes aussi. Nous sommes débordés de travail.

Notre action commence par notre camarade de lycée, Claude Lemarchand, orphelin, lequel était avec moi élève au Lycée Malherbe de Caen, en classe de troisième en 1940. Pendant la débâcle, il s'est rendu à bicyclette à Thury-Harcourt, chez son oncle et tuteur, médecin et maire de Thury-Harcourt, de plus conseiller général du Calvados. Claude habitait chez sa tante, madame Lemarchand, institutrice, habitant sur le boulevard Leroy à Caen.

Devant l'avance allemande, en juin 1940, Claude part, sur les conseils de sa tante, se réfugier en bicyclette à Thury-Harcourt. Chemin faisant, par la petite route, il aperçoit dans un fossé des armes abandonnées par les soldats français.

En octobre 1940, il ne rentre pas au Lycée, mais suit des cours par correspondance pour devenir assistant de cinéma, sa passion. Il informe ses deux copains dont il a le plus confiance Pierre et Paul.

Les armes sont emmaillottées et graissées, puis enterrées dans le sol d'une petite cabane de chasse dans un petit bois près du bourg d'Hamars.

En août 1941, nous partons à bicyclette cinq camarades, dont Claude Lemarchand, mon frère André, engagé volontaire pour la durée de la guerre, lequel vient de rentrer des armées, mon jeune cousin Marcel et un jeune lorrain du lycée pour travailler dans une ferme en Bretagne, près de Lanvollon où habite ma famille. Dans cette ferme nous faisons tous les gros travaux, les hommes étant prisonniers de guerre. Nous en profitons pour créer un petit maquis, pour redonner le moral aux habitants. Un jour, nous sommes arrêtés sur une plage pour avoir tracé des messages aux aviateurs anglais avec des cailloux, mais sans suite !

Pendant nos rares moments d'inactivités, nous faisons le projet de remonter, à notre retour de Bretagne, la mitrailleuse lourde sur trépieds (Hotchkiss) afin de vérifier son bon fonctionnement.

Nous possédions aussi sept fusils de guerre Lebel et des munitions en grand nombre. Un bien joli trésor de guerre lequel nous faisait régulièrement rêver. La solution était trouvée, mon frère André breveté mitrailleur et fusil-mitrailleur accepte de tout remettre en état à condition de ramener le matériel sur Caen, car il habite Saint Lo.

La première tentative de transport à bicyclettes et remorques est un échec, car après deux kilomètres, les roues des remorques plient et le matériel se retrouve sur la route, heureusement sans témoins.

La deuxième tentative s'organise en l'absence de Paul, couché à Bayeux avec une pleurésie. Ils ont trouvé un véhicule à gazogène avec un chauffeur à Caen pour le 16 octobre 1941 ?

Voici les faits portés dans le rapport de Brinon : Claude Lemarchand, né en 1923, l'inventeur

du trésor est arrêté le 16 octobre 1941 au cours du transport de ces armes, dénoncé par le traître français du nom de Brice, qui était le chauffeur du camion et un mouchard de la Gestapo.

Claude Lemarchand est jugé à Caen, par un tribunal militaire allemand, lequel le condamne à huit années de forteresse. Début 1942, il est déporté en Allemagne. Claude, dit Midas, meurt de tuberculose en mai 1943 dans la prison de Siegburg en Allemagne.

Son corps est enterré anonymement mais après la fin de la guerre, le prêtre allemand qui l'assista dans son agonie, écrira à sa tante pour que le corps soit identifié et rendu à la famille.

Actuellement, ses restes sont dans le carré du "Souvenir français" au cimetière Saint Gabriel de Caen.

Son dénonciateur ne sera pas poursuivi, bien que retrouvé capitaine des FFI à Bordeaux. Il sera tué en Algérie en 1962.

Le complice de Claude est Pierre Coadou, né en 1926. Il est arrêté le même jour, au même endroit. Il est jugé par le même tribunal militaire allemand et condamné à sept années de forteresse en regard de son jeune âge.

Lui aussi sera déporté en Allemagne le 16 février 1942. Il est incarcéré successivement dans les prisons de Karlsruhe, Sarrebrücken. Pierre Coadou parvient à s'évader lors d'une évacuation en avril 1945 et peut regagner la France.

Avec Paul, le dernier complice, non inculpé dans cette affaire, les deux survivants se rencontraient assez souvent, toujours avec le souvenir de notre trésor et de notre jeunesse insouciantes !

Pierre meurt prématurément au cours d'une intervention chirurgicale à Caen, en 1985.

Suit le parcours de leur compagnon, seul survivant de ces jeunes potaches des écoles de Caen. Le 15 février 1943, il est arrêté en classe d'anglais au Collège de Bayeux par la Gestapo de Caen. Puis tabassé pendant trois heures par les trois hommes de la Gestapo de Caen. Le lendemain il est conduit à la prison de Caen, placé au secret seul dans une cellule, avec un "mouton" dans la cellule voisine lequel essaye de lui soutirer des noms, sans succès. Chaque jour les hommes de la Gestapo de Caen, viennent à tour de rôle poursuivre l'interrogatoire.

En fait ils ne connaîtront pas nos actions de renseignements, dans le secteur d'Arromanches, avec mon camarade du Collège, Maurice Lithard. Ces missions photographiques sont transmises par le réseau Libé-Nord, lequel deviendra le réseau de renseignement Cohors-Asturies, dépendant des Forces Françaises Combattantes.

Homologué agent P1 puis P2 des FFC. Au grade de sous-lieutenant, pour la durée des missions.

Après trois semaines au camp de rassemblement de Compiègne, Paul part avec le premier transport en direction du camp de concentration de Mauthausen, le 16 avril 1943.

L'accueil est brutal et tonitruant, je ne reconnais pas la langue de Goethe que j'ai apprise, mon étonnement commence. La mise à nu des 993 hommes sur le millier du départ, anéanti ou égalise la valeur des individus, d'ailleurs après la disparition de tous nos poils, nous sommes obligés d'en rire sous cape, tellement la situation est cocasse. Un véritable homme, avocat de profession, s'avance vers la table où un SS enregistrerait les bijoux de chacun, il est à poil et s'adresse en allemand au SS stupéfié, il élève une vive protestation, les accords de Genève n'étant pas respectés. Le SS se lève et prend sa cravache, le tape et lui dit : *"Ici, c'est nous qui faisons la loi"*.

Ce compagnon est revenu, il fut élu maire de sa ville et même député. Quel exemple pour moi.

Je reste trois longs mois en quarantaine, histoire d'être totalement déshumanisé, le porteur d'un numéro le 27 008, essayant de survivre au milieu de ces voleurs de droits communs allemands, autrichiens, polonais ou tartares qui nous volaient une partie de nos rations pour organiser un troc à leur profit, par ce fait, ils nous prenaient chaque jour un peu de notre vie.

Un jour de juillet 1943, je suis désigné pour quitter le camp et partir vers un autre camp annexe, heureux de quitter de cette usine de la mort.

Nous arrivons dans une grande bâtisse à peine terminée où des ateliers produisent la partie médiane de fusées V2. Là, comme manœuvre, je suis ballotté au grès des besoins de l'industrie de guerre des nazis. Nous sommes bombardés chaque semaine, depuis que les avions américains partent du sud de l'Italie. La production est nulle, l'usine est fermée.

Nous traversons l'Autriche cette fois-ci vers l'ouest pour arriver dans un petit village rural où seule, une brasserie existe.

Notre camp de cinq baraques est en pleins champs. Notre première nuit nous dormons sous la pluie le toit n'étant pas encore achevé. Je suis désigné pour travailler onze heures d'affilées de nuit après avoir fait toute la journée des corvées. Nous montons chaque soir sur la colline, derrière un marteau piqueur nous évacuons la terre qui est descendue sur des wagonnets poussés ou tirés par des hommes. C'est l'enfer. Une nuit, prenant peut être un peu trop de terre collante dans ma pelle, celle-ci se casse, je dis "merde" tout bas, mais le kapo et le SS rapploient, c'est un sabotage et je prends une volée de coups. Leur hargne doit se porter autre part et je reste avec ma pelle cassée, le copain qui travaille depuis deux ou trois semaines près de moi, me dit : *"Tu ne pouvais pas me dire que tu étais français ?"*. Il faut savoir que nous n'avions pas le droit de parler au travail et que chacun veillait à surveiller les kapos pour se reposer, pour gagner, ainsi, une minute de vie de plus.

À ce travail, s'ajoutaient toutes les corvées du camp l'après-midi, plus les appels et autres brimades. Fin novembre 1943, soit sept mois après mon arrivée à Mauthausen, mes jambes n'avaient plus la force de me porter. Des œdèmes, résultats des coups de schlague reçus, m'obligeaient à déchirer mon pantalon pour l'enfiler. Un dimanche soir, je décidais d'aller à l'infirmerie sans passer par la voie hiérarchique et dans ma tête je me prépare à plaider en allemand toute ma désespérance de mourir à 20 ans, maudissant mes professeurs de mon manque de vocabulaire.

J'attends que toutes les urgences passent et je rentre dans l'infirmerie rudimentaire. Un homme en blanc me dit dans ma langue : *"Tu es français, je vois ce que tu as, je te couche et nous parlerons français demain"*. Je me suis réveillé seulement le surlendemain matin, je suis resté dans le coma, pendant 36 heures, sans uriner, sans manger, ni boire.

Si je n'avais pas été accepté à l'infirmerie ma décision était prise d'en finir avec la vie dans les barbelés électrifiés.

Ce travail passionnant m'a occupé, grâce à ce professeur de médecine polonais qui m'a enseigné la pathologie concentrationnaire, l'anatomie humaine et la pratique quotidienne, pratiquement sans moyen pharmacologique. Dans cet environnement plus favorable, le 27008 a le temps de réfléchir et de constater les meurtres gratuits des gardiens et des "kapos". Il devient malgré lui un grand témoin. Au départ du médecin, il reste en place avec une importante responsabilité durant seize mois.

La fin de la guerre approche, ayant constaté tant d'exécutions et tant de meurtres qu'il n'est pas raisonnable de penser à ne pas être liquidé les derniers jours.

Le matin du 3 mai 1945, l'ordre arrive de charger dans un camion, les malades ne pouvant absolument pas marcher, pour les transporter vers un autre camp, déjà surchargé. Les détenus d'origine latine, partent à pied, vers 15 heures, vers le sud de l'Autriche. Avant de partir je place sous ma chemise les deux cahiers des morts de l'infirmerie et une trousse pour soigner mes compagnons. Nous sommes une centaine, la majorité sont des républicains espagnols, quelques italiens, six français et un belge.

Après une nuit passée dans une ferme le groupe reprend la route vers son destin. Vers 12 heures, le groupe arrive à un carrefour au bout de lac Attersee. Nous entendons le canon vers l'ouest, mais nos gardiens nous forcent à nous diriger vers l'est. Peu de temps après, nous faisons une halte après six heures de marche, pour manger nos maigres restes. Je déclare à mes amis français que je dois m'évader du groupe mais sans motiver mon action. Tous les français désirent venir avec moi, le belge aussi.

Chacun fait semblant de s'isoler pour un besoin en s'écartant en éventail derrière les arbres du petit bois. Le rendez-vous est à mi-chemin du sommet de la montagne. Tout se passe comme prévu sans un coup de feu.

Voici comment ces documents importants sont répertoriés aux Archives nationales de France.

Depuis mon retour, j'ai entretenu notre fraternelle amitié au sein de notre Amicale, ensuite, notre secrétaire général m'a chargé de mettre de l'ordre dans nos archives photographiques importantes, aujourd'hui déposées aux Archives nationales.

Avec quelques camarades nous avons accompagné les groupes des jeunes lauréats du Concours national de la Résistance et de la Déportation ou de lycéens pendant des années.

Depuis mes 18 années de retraite, je pense que je suis allé plus de 60 fois en Autriche.

Nous avons réussi à organiser des rencontres avec les jeunes autrichiens des lycées, avec la complicité de leurs enseignants, nous leur avons expliqué que nos victimes étaient les premiers ferments de l'Europe d'aujourd'hui. Et pourtant, ces jeunes autrichiens ne sont que les petits enfants de nos bourreaux. Ainsi, nous avons complété leurs pages d'histoire manquantes.

Les adultes autrichiens que nous rencontrons chaque année nous estiment, eux-mêmes, ils nous déclarent n'avoir jamais reçu d'explications de cette période, de l'Anschluss de 1938 à 1945.

Aujourd'hui, nous avons la joie d'apprécier l'évolution des universités autrichiennes à la recherche permanente de ce lourd passé.

Paul Le Caër - N° 27 008
Membre des *Amitiés de la Résistance*

Il est intéressant de rappeler, que l'étudiant dentiste à Paris, "organise" un fauteuil dentaire à l'École de la rue Garancière afin de créer dans le nouveau dispensaire des déportés, rue Leroux, un service dentaire, avec la complicité de ses compagnons des sessions spéciales.

Schlier (Redl-Zipf)

1943 - 1945

Schlier, nom de code secret d'un petit camp annexe du camp de concentration de Mauthausen en Autriche. Ce petit camp était implanté à Redl-Zipf, petit bourg agricole dépendant de la commune de Neukirchen an der Vöckia, la ville et la sous-préfecture la plus proche étant Vöcklabruck, en Haute Autriche.

Les caves d'une brasserie réputée localement se sont révélées être l'endroit idéal pour l'implantation d'une usine secrète pour produire un comburant original, nécessaire pour les fusées V2, les ancêtres des fusées américaines Apollo, à base d'oxygène liquide mélangé à de l'alcool éthylique ou éthanol.

Au sommet de la colline au-dessus des caves, un centre d'essais des moteurs des fusées sera construit, comprenant deux chambres dans le but de paramétrer chaque moteur avant son usage.

Suivant la durée de l'essai, toujours avec la même contenance des réservoirs, les ingénieurs en déduisaient la durée du vol théorique et les tacticiens la cible idéale.

Huit cents français transitèrent à Zipf, à son début, venant d'un autre camp secret Wiener Neustadt, trop sévèrement bombardé par les Alliés.

L'urgence des travaux pour cet engin qui devait apporter la victoire aux nazis, fit de ce camp, un enfer. Les détenus travaillaient en deux équipes de 11 heures.

L'effectif ne dépassa pas les 1600 détenus mais plus de 4000 détenus passèrent dans ce lieu, souvent pour aller mourir d'épuisement dans un autre camp ou sélectionnés pour être dirigés vers Hartheim, sans espoir de retour.

La difficulté et le danger de travailler près de tuyaux remplis d'oxygène liquide sous pression provoquèrent deux explosions, suite à une technique mal maîtrisée ou à des sabotages.

Au début avril 1945, le commando "Bernhard" avec ses faussaires arrivait dans ce camp, après être passé à Mauthausen. Les détenus seront installés au secret de nous même, déjà au secret depuis Wiener Neustadt.

Le 3 mai 1945, les détenus du camp de Schlier sont évacués vers le camp d'Ebensee situé au sud à une quarantaine de kilomètres. Les malades, les slaves et les faux monnayeurs sont embarqués en camion. Les latins partent à pieds conduits par de vieilles sentinelles. Tout le monde sera libéré le 6 mai par les américains, à Ebensee. Certains espagnols et français s'évaderont de la colonne le 4 et 5 mai 1945. Ils ne connaîtront pas l'horreur du camp d'Ebensee surpeuplé et affamé.

Aujourd'hui, les vestiges du centre d'essais peuvent être visités avec l'autorisation des propriétaires de la brasserie. Dans le mur ouest de la chambre d'essai n° 1, le cadavre d'un détenu est inclus dans le béton. Je pense l'avoir identifié, c'est un français et sa sœur est toujours vivante.

Le 27 008, Paul Le Caer